

RIAZAN-LA-POMME

(Suite)

« IL N'Y A PERSONNE QUE LE SEUL DIEU SABAOTH »

« Cantique des Vieux-Croyants ».

Toute la nuit, les rossignols avaient chanté. Nil Nilovitch Tychko, toute la nuit, s'était promené avec Eléna Iourievna Skourlatova, dans la grande pinière du monastère. Dans le ravin de Philimon, le brouillard se tenait en bas, la pente se hérissait de pins, et, en pleine nuit comme en plein jour, cela fleurait la résine chauffée, jusqu'à la chute de la rosée. Sur la pente du ravin de Philimon traînaient des crânes de chevaux, la nuit enveloppait la terre d'un clair de lune. Les rossignols, en bas du ravin, versaient le surplus de leurs coupes et les coucous coucoulaient comme si l'air était mouillé. La svelte Eléna, riant, parlait du loup-garou Egor Egorévitch Komynine, parlait de l'amour, — se dressait, svelte, en sa robe blanche, pieds nus, sur un crâne de cheval, et déclamait des vers de Pouchkine :

« Il s'apprête aujourd'hui, le fatidique Oleg... »

et s'asseyait sur le crâne, et refaisait ses nattes; et ses cheveux tombaient, algues noires. Eléna riait à tout instant d'un petit rire. Elle voulut que Nil Nilovitch ramassât deux crânes qu'il attachait ensemble par une courroie et qu'il traîna à sa suite en partant; et les crânes furent suspendus au mur de la maisonnette des Skourlatov.

— Ah ! le bêta, quel bêta, ce Nil de crocodile ! Comment ? il ne sait pas que cet Egor Egorovitch est un loup-garou et que toutes les femmes... chez les communistes de la commune... sont des sorcières ! — dit Eléna; et elle rit encore, de sa menue risée nerveuse, et disparut sous la porte, entre les crânes de chevaux, en sa blanche robe, une gerbe de mélilot dans les bras.

Nil répondit :

— Hum !... — Et, s'en retournant chez lui, ne cessait, en chemin, de faire « hum... hum... », de sa gueule rasée.

Nil Nilovitch se réveilla à midi ; il lui fallut bien une heure pour laver, sur la terrasse, sa tête chauve, pour se curer les dents et les ongles, pour nettoyer ses bottes ; il changea deux fois de pantalon et finit par revêtir une culotte bleue, genre « Gallifet », bouffante, dont le fond était doublé de cuir, un dolman « à la French » et des bottes-fortes suédoises ; il but un pot de lait et fixant, avec quatre punaises, sur la porte, un avis rédigé sur un whatman jauni :

« Je serai là à 6 heures, de l'ancienne heure.

N. Tychko »,

il partit en bicyclette pour aller dîner, à quinze verstes de là chez un camarade, comme lui géomètre du cadastre, mais qui était marié.

Dans la même matinée, après la nuit où les premiers lilas venaient de s'épanouir, — une auto sortit de la ville, l'automobile de la commission. Au-dessus des champs, dans le ciel, passaient, fondaient et renaissaient des nuages, vivants comme le matin. Les alouettes tintaient et les champs exhalaient une âpre senteur de scabieuses sauvages; les sous-bois donnaient des effluves de doux muguet, et le vent caressait comme du muguet. L'automobile pétaradait sur le « trakt » vers l'endroit où l'on doit tourner du côté des monts de Saprônovo; quelques hommes descendirent de la voiture, avec des bicyclettes, pour s'engager à travers champs. Les cyclistes semblaient se mettre en course, cherchant à prendre la tête, se fatiguant inutilement, faisant des grâces, très amusés. À moitié route de Saprônovo, ils s'arrêtèrent chez une de leurs connaissances, président du canton; ils envahirent l'isba, suants, joveux, bruyants, facétieux, semant du tabac; ils burent du lait, s'infirmèrent de la terre, demandèrent si l'on carotterait l'Etat, en ce qui concernait l'impôt. Le président prit un air solennel, il offrit même de chanter l'« Internationale »; — on l'envoya à tous les diables, — on remonta sur les vélos, et la course reprit, comme une vraie course, effarant les cabots du village.

À la barrière de Saprônovo, un jeune gars demanda :

— Où c'est-y que vous allez ?

On lui répondit :

— Au « polit-bureau »...

Et l'on effaroucha d'autres cabots. Aliochka s'était penché à la fenêtre : soudain terrifié, affolé, — par les arrière-cours et la bordure des champs, — il s'enfuit au ravin de Philimon, où le rejoignirent bientôt d'autres déserteurs du village. Le moulin à bras, qui travaillait sur la place, gémit et se tut.

Cependant, un coq, dans une écurie, prit son vol, sauta sur une perche et cria :

— Kou-kou-rk-kouou !...

L'avis sur whatman jauni de Nil Tychko, la commission l'arracha pour fixer au même endroit un avertissement :

« Nous attendons le crocodile ». Signatures.

Parmi les membres de la commission se trouvait un des juifs dont on a parlé, le second, le communiste. Il roulait dernier de la bande, sans doute parce qu'il avait chaud dans sa veste de cuir. Mais la commission ne se composait pas seulement de communistes.

La commission était attendue, à la Commune, par « le noyau libre » du P. C. ; — les membres de la commission ne faisaient pas tous partie du P. C., mais tous se rendirent à la séance.

La séance fut ouverte et fermée au chant de l'« Internationale » elle eut lieu dans une isba habitée, les mouches y volaient en trombes noires, des poulets piaillaient sur les tables ; sur la table de réunion, on mit un broc de kvas. Quand on chanta l'« Internationale », on la chanta, chaque fois, d'un bout à l'autre, d'un ton d'ennui, dans l'étouffante chaleur. Le travail communiste du samedi fut contremandé, bien que ce ne fût pas un samedi. Ressemblance bizarre, tous les membres du « noyau » avaient des yeux blanchâtres, — presque blancs, vides, — mais tous les yeux avaient un air différent : ces yeux regardaient de divers coins, de divers côtés, — des yeux de loups, de renards ou de chats-huants. Les frères Mérinov, Lipate, Loguine et Sidor s'étaient assis devant la table dans l'ordre voulu par leurs fonctions, — le président, le secrétaire et l'économiste, — et ils surgissaient au-dessus de cette table comme de fortes branches, ils ressemblaient à des souches rameuses. Et les faces, les voici : les Mérinov regardaient en l'air, — des faces comme des chicots sur l'étang, même verdies de la moisissure de leurs yeux blanchâtres, — des nuques rentrées dans le cou, tenant place de cou, bêtes sauvages ou poissons, — et toutes ces physionomies différentes ; — la figure de Lipate, museau pointu, rien qu'une grande tache de rousseur, les oreilles étalées, les yeux rapprochés, le regard fuyant, rapide, insaisissable et précis ; les yeux de Sidor plus haut placés que les oreilles, fendus en hauteur, non en largeur, des yeux comme des boutons de caleçon, mais lourds chacun d'un poud, — et l'écartement de la face tout dans les pommettes, le nez en bec de cane, la bouche en petit trou sans un poil. Lipate Mérinov parlait selon les règles, tirant une sorte de révérence à chaque mot.

— Je fais connaître l'ordre du jour. Je propose de chanter d'abord l'hymne international ouvrier. Qui que c'est qui a des objections ?

— Si c'est que tu seras jamais témoin oculaire, citoyen, de l'intérieur de l'homme, alors tu sauras ce que j'ai envie de dire...

En parlant des affaires courantes, on eut l'occasion de discuter la question suivante : fallait-il, oui ou non, confisquer la vache de ce bourgeois d'instituteur ? D'une part, on devait punir l'instituteur pour contre-révolution. D'autre part, si on lui prenait sa vache, il mourrait de faim. Au procès-verbal, tout le monde ne mit pas sa signature, — il y avait des illettrés. Et Maria Iourievna Skourlatova, membre du « libre noyau », fit cette communication d'une voix hystérique :

— Camarades ! Je viens d'être élue correspondante de notre journal. Je vous prie de me passer tous les matériaux curieux et utiles !

Au rapport sur l'impôt en nature, pas un paysan ne se présenta. Nil Nilovitch Tychko envoya un billet disant qu'il attendait chez lui la commission ; il offrait du thé. On alla inspecter la Commune.

La Commune, en ce printemps-là, fut infestée de grosses mouches vertes, — la mouche d'Espagne. Toute la Commune s'imprégna d'un fumet de chien. Les mouches se glissaient sous le col du vêtement, dans les manches.

Le domaine s'étalait à l'aventure, sous bois : les dépendances, l'étable, le hangar de remise s'éparpillaient sur la colline, la forge se dressait au pied du mont, près de la digue, la maison principale restait close, condamnée.

Egor Egorovitch Komynine vint assister à l'inspection, il sortit de sa hutte de terre et, ricanant, accompagnait les pas boiteux de Maria Iourievna Skourlatova. Les membres de la commission n'eurent probablement pas la possibilité de rien voir, — et probablement n'avaient-ils aucune raison d'observer davantage. Cependant, un procès-verbal fut dressé. Les seuls communistes de la Commune étaient les frères Mérinov ; — les frères Mérinov suivaient la commission, ne la quittant pas une minute.

On écrivit au procès-verbal de cette inspection, — puisse le maudit document disparaître à tout jamais ! — ceci :

« Il n'y a pas de salle de lecture ; il y a beaucoup de livres, mais tout le monde ne le sait pas. — Il y a, dans la Commune, des ignorants : sont-ils membres (le serrurier et le petit berger) ? On n'a pas mémoire d'une assemblée générale quelconque. — Les paysans qui s'inscrivent pour faire partie de la Commune gardent pour eux les lots de terre qu'ils possédaient auparavant en particulier et mettent en location les isbas qu'ils occupaient au village. »

Voix de femme :

— Eh ben, quoi ! fiston, on a eu un incendie chez nous, un incendie que tout a brûlé : alors on est venus à la « Cammune ». Faut ben manger, pas vrai !